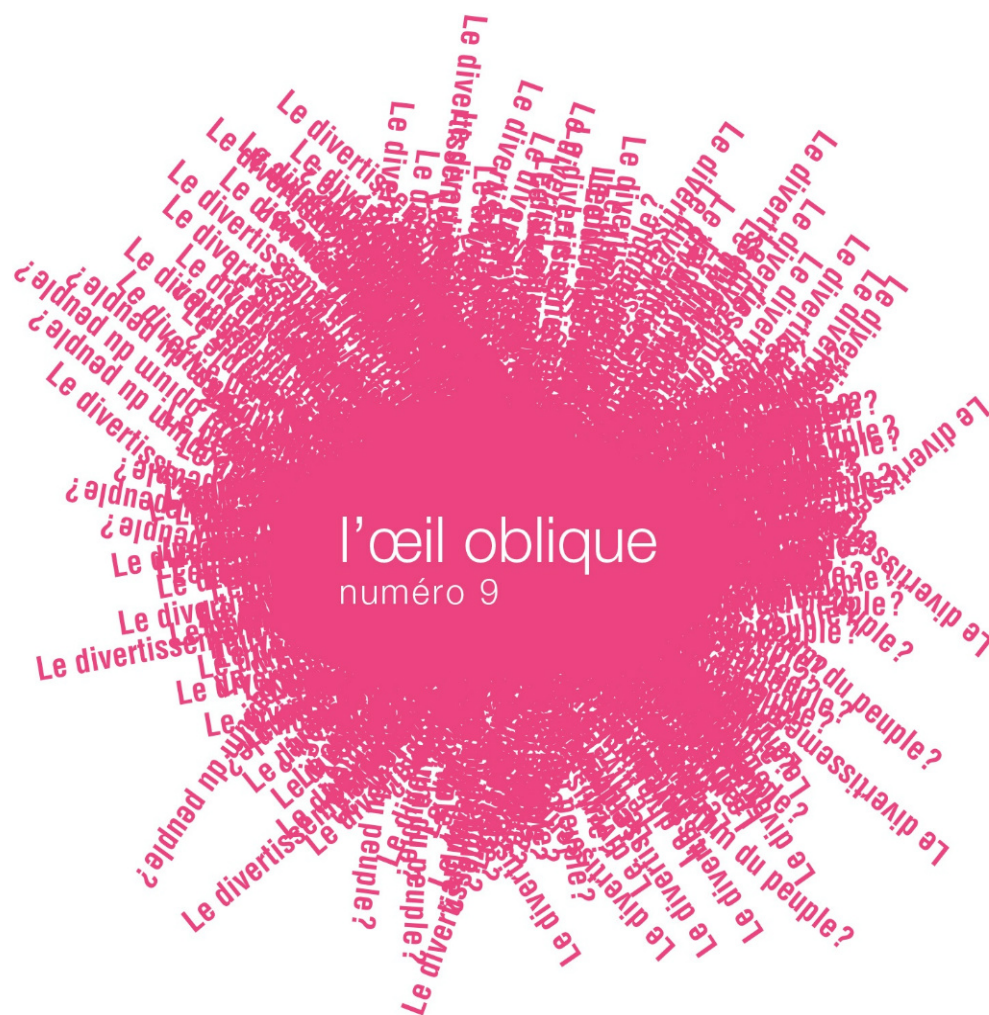


Mai 2018



La beauté sauvera-t-elle le monde ?

La beauté sauvera-t-elle le monde ?

l'œil oblique

numéro 9

Sommaire

Avant-propos 5

Pascal-Olivier Dumas-Dubreuil

*Les limites de l'Être préfabriqué ou
L'aube du jugement au zénith de la dépossession*

Sous la supervision de Martin Godon.....7

La beauté sauvera-t-elle le monde ?

Les prophètes de malheur associent spontanément laideur esthétique et laideur morale. Dans notre univers normalisé, bétonné et urbanisé, souvent terne et gris, ils trouvent aisément des indices du danger qui nous guette. De fait, les périls paraissent innombrables : menaces de guerre, violence, solitude, démagogie des dirigeants, décadence des élites, individualisme, exploitation, mercantilisme, pollution, racisme, exclusion, accroissement de la pauvreté, etc. Atomisés, isolés, nous assisterions impuissants au spectacle sordide et horrifant de l'éclatement du monde.

La laideur est-elle sans rédemption? Sartre semble y croire. Quelques personnages issus de l'imaginaire du siècle qui l'a précédé le confortent dans son jugement. Quasimodo (Victor Hugo), M. Hyde (Robert Louis Stevenson) et la créature dans le *Frankenstein* de Mary Shelley sont damnés pour délit de laideur. Hölderlin s'objecte : « Là où croit le péril croit aussi ce qui sauve. » Longtemps avant lui, François Rabelais vantait ces silènes d'une laideur proverbiale cachant maintes drogues salutaires.

La beauté sauvera-t-elle le monde? Michel Onfray, parmi d'autres, nous appelle à sculpter notre propre existence. Il nous prie de transformer nos vies en œuvres d'art. S'inspirant largement de Nietzsche, il nous invite à maîtriser les pulsions les plus obscures, les plus laides, afin de les mettre au service de nos forces créatrices. C'est à ce prix que le devenir beau, le devenir belle nous appartient.

Dans le texte qui lui a mérité le premier prix du concours Philosophe 2017, Pascal-Olivier Dumas-Dubreuil confronte la beauté fragile aux démons de la société de masse et de l'industrialisation. Faisant face à l'espoir, il conclut en invoquant les lucioles et la poésie des affranchis.

Martin Godon
Département de philosophie

la révolution industrielle et, plus largement, l'entrée dans l'ère moderne. Cette mutation dans la dynamique sociétale est posée, par Arendt, comme responsable de l'émergence d'une société de masse dans la mesure où les couches auparavant exclues de la société par un travail harassant se voient intégrées en elle, puisque disposant tout à coup « non seulement de richesse, mais de loisirs¹ ». La société de masse apparaît donc comme colporteuse d'une culture de masse servant à divertir, bien que de façon aliénante, ses nouveaux membres. Par définition, cette société de masse donne lieu à une psychologie collective qui exacerbe chez l'individu à la fois son sentiment d'« abandon », « son excitabilité et son manque de critères », « son aptitude à la consommation » et, plus grièvement, son « incapacité de juger »¹. Dépossédé de cette dernière faculté, l'individu se voit privé de toute libre expérience de son environnement et de lui-même.

Puisque notre modèle économique n'encourage la production que dans l'optique d'une consommation ultérieure, il est évident que l'essentiel des entités à vocation esthétique ait une valeur marchande. Conçues pour plaire, les publicités, au sens large, constituent probablement les créations mécanisées que nous côtoyons le plus fréquemment. La relation de l'individu avec son environnement est elle-même publicisée. La nécessité croissante de se distinguer par la médiatisation de sa vie est, elle aussi, une conséquence de l'éclatement de la matrice traditionnelle (dans laquelle, auparavant, les individus ne se concurrençaient que dans le territoire res-

nous puissions expérimenter est celle que provoque le contact avec la beauté. En effet, au moment de « savoir si une chose est belle ^{IV} », le sujet perçoit cette chose grâce à ses sens qui le limitent à des indications partielles et relatives. Les perceptions sensorielles ainsi acquises suggèrent un jugement « en relation à la libre légalité de l'imagination ^{IV} ». Si l'imagination dans le jugement s'exerce sans *a priori*, elle sera « productive et spontanée [...] en tant que créatrice de formes arbitraires d'intuitions possibles ^{IV} ». Cette dynamique est fort intéressante dans le contexte où le dogmatisme représente une menace particulièrement importante. Kant distingue les jugements *déterminants* et *réfléchissants*. Dans le premier type, seul que connaisse le dogmatisme, « l'universel et le particulier sont, l'un et l'autre, objets de connaissance, si bien que [l'universel] y est déterminé, par les lois de l'association, comme un cas d'une loi ou règle universelle ^{II} ». Quant au second type, il tient plutôt de l'expérience esthétique pure qui jaillit quand le particulier est dénué d'une règle universelle préexistante. L'analyse du particulier prescrit alors que « la faculté du jugement s'exerce [pour nous donner une] règle nécessaire pour penser le donné ^{II} ». D'ailleurs, en parlant de notre appréciation de la beauté, Charles Pépin observe qu'au moment de s'exprimer sur la beauté, « nous énonçons une vérité générale : "C'est beau." Non pas : "Cela me plaît à moi." [...] Nous [allons] du particulier au général ^{VII} ». Il s'émerveille : « Quelle liberté, quelle audace, jamais nous ne nous faisons confiance à ce point ! ^{VII} » Ultimement, cette préhension de

Pascal-Olivier Dumas-Dubreuil

Sciences de la nature et Sciences humaines (Double DEC)

**Les limites de l'Être préfabriqué
ou
L'aube du jugement au zénith
de la dépossession**

Le monde est menacé : qui pour le nier ? Il suffit d'être exposé ne serait-ce que de façon négligeable aux médias et aux produits de consommation de masse pour constater qu'il y a, dans la culture populaire, une fascination et un appétit certains pour les catastrophes. Les films à saveur apocalyptique excellent au box-office et la couverture médiatique opte, la plupart du temps, pour une approche sensationnaliste. Il paraît évident que le monde est touché d'une affection néfaste et baigné d'un nihilisme parasitaire et improductif le poussant à chercher son autodestruction. Ce nihilisme, comme l'affirme Friedrich Nietzsche, que cite Michel Onfray, « suppose la fin d'un univers et la difficulté à l'avènement d'un autre ^{VI} ». Tous ne s'entendent toutefois pas sur la nature de cette menace. D'aucuns jugent que la détérioration des écosystèmes et le réchauffement climatique constituent les principaux périls de notre époque. D'autres n'y croient pas et préfèrent craindre le spectre du terrorisme. D'autres encore, redoutent les conséquences variées qu'engendre le

les concepts selon sa propre volonté. L'industrie a plutôt l'habitude de « tout schématiser » à sa place ^{III}. Dans une telle situation, l'expérience de la beauté n'a plus rien à voir avec le libre arbitre. Elle devient, au contraire, une mécanique prédéterminée qui a pour simple effet de déposséder encore davantage l'individu de sa créativité et de sa faculté de poser un jugement *réfléchissant*.

En conclusion, les menaces qui pèsent sur le monde sont principalement attribuables à la perte de jugement de ses protagonistes. Cette perte de jugement serait engendrée par l'avènement d'une société de masse colporteuse d'une culture de masse. Les enseignements d'Emmanuel Kant se révèlent fort pertinents puisqu'ils accordent à l'expérience esthétique de la beauté la capacité d'induire un jugement *réfléchissant* chez le sujet qui l'observe. Cependant, Max Horkheimer et Theodor W. Adorno montrent que ce jugement n'est en fait, dans notre société marchande, qu'un ersatz de liberté en ce sens qu'il est déterminé par des produits culturels qui confortent l'idéologie dominante dans un *statu quo* vicié. Je vous l'accorde : le constat est accablant. Jusqu'ici, nul baume ne semble pouvoir nous préserver du désespoir. Cependant, il y a lumière au bout du tunnel. C'est la lumière des lucioles qui bourdonnent, mais qu'il est impossible d'apercevoir tant la lumière des projecteurs est forte. Dans son livre *Survivance de lucioles*, Georges Didi-Huberman emprunte l'image de ces petits insectes luminescents à

notre relation sensible au monde a pour conséquence de redonner à ceux qui font l'expérience de la beauté une confiance en leurs facultés et une inclination à la pratique du jugement. Au sens large, la beauté encouragerait donc l'exercice du libre arbitre, et ce, même quand il n'existe pas de concept préexistant ou d'*a priori*. La théorie kantienne accorde à la beauté la fonction de rempart contre la dépossession critique induite par la société de masse et sa culture de masse. En ce sens, elle semble pouvoir sauver le monde.

Pour Emmanuel Kant, le jugement esthétique est une sentence libérée de critères préexistants. Sous cet angle, la faculté de juger induite par le beau aurait une valeur supérieure étant donné son indépendance face aux traditions, aux normes, aux valeurs et aux dogmes. Malheureusement, puisque le problème ne se posait que très peu à son époque, il semblerait que Kant ait été aveugle à la possible existence, dans les sociétés de masse, d'une culture esthétique elle-même induite par les traditions, les normes, les valeurs et les dogmes portés par l'idéologie dominante. Dans *La dialectique de la raison*, Max Horkheimer et Theodor W. Adorno corroborent l'existence d'une culture esthétique dominante au service des intérêts de ceux qui, justement, « dominant économiquement ^{III} ». Ils observent une uniformisation dans les productions culturelles, qui est le fruit d'un « système » constitué *grosso modo* de la télévision et du cinéma, de la radio et des magazines ^{III}. Ce système exercerait un monopole qui tend à s'accroître et

treint de leur rôle assigné par naissance). Aujourd'hui, les individus baignent tous dans le même bassin où leur valeur ne peut être calculée, à vrai dire, que par l'accumulation d'expériences et de distinctions. Cet ordre systématique les pousse à se donner en spectacle dans l'espoir d'occuper un jour la fonction qu'ils convoitent. La publicité, dans l'explosion de ses variantes, a phagocyté toute expérience désintéressée de notre rapport sensible avec le réel. Il est bien fâcheux de réaliser que l'esthétisme artificiel récupéré par la société de masse annihile notre capacité de poser un jugement libre. Dans ces conditions, l'individu devient aveugle à toute beauté, puisque « la satisfaction se change en intérêt lorsque nous la lions à la représentation de l'existence d'un objet [alors même que le beau n'existe que lorsqu'un jugement est porté] sans aucun intérêt ^{IV} ». Lorsque la satisfaction est issue d'un rapport intéressé à l'objet, « elle se rapporte toujours à la faculté de désirer » qui, le nom l'indique, est étrangère à la faculté de juger, seule à s'exercer vraiment « sans intérêt », « sans concept » et « sans représentation d'une fin », en tant que « satisfaction nécessaire » ^{IV}.

Emmanuel Kant, dans *Critique de la faculté de juger*, montre la voie, par l'obligation critique qu'impose le beau, vers la reconquête de notre chère faculté de juger. La valeur « nécessaire » que Kant accorde à l'expérience de la beauté nous rappelle sa volonté intarissable d'universaliser en maxime, par l'usage de la raison, toute évaluation de nos perceptions sensibles. Il juge que l'unique satisfaction souveraine que

BIBLIOGRAPHIE

^I ARENDT, Hannah. *La crise de la culture* : huit exercices de pensée politique, Paris, Éditions Gallimard, 1972, 380 p. (Coll. « Folio essais », no 113).

^{II} BRÉHIER, Émile. *Histoire de la philosophie*, Paris, Nouvelle édition Quadrige : Presses universitaires de France, 2004, 1790 p.

^{III} HORKHEIMER, Max et Theodor W. ADORNO. *La dialectique de la raison*, Paris, Éditions Gallimard, 1974, 281 p. (Coll. « TEL », no 82).

^{IV} KANT, Emmanuel. *Critique de la faculté de juger*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1968, 308 p. (Coll. « Bibliothèque des textes philosophiques »).

^V KUNDERA, Milan. *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Éditions Gallimard, 1984, 475 p. (Coll. « Folio », no 2077).

^{VI} ONFRAY, Michel. *La puissance d'exister* : Manifeste hédoniste, Paris, Bernard Grasset, 2006, 281 p.

^{VII} PÉPIN, Charles. *Quand la Beauté nous sauve*, Paris, Robert Laffont, 2013, 212 p. (Coll. « Poche-Marabout philo »).

^{VIII} PROUST, Marcel. *La Prisonnière. À la recherche du temps perdu V*, Paris, Classiques Garnier, 2013, 986 p. (Coll. « Bibliothèque de littérature du XXe siècle », no 7).

Pier Paolo Pasolini. Les lucioles sont ces gens empreints de poésie que le système n'arrive pas à engloutir. Des lucioles subsistent, et leur amour de la beauté affranchie est contagieux. Les lucioles opposent les lumières éblouissantes du pouvoir aux scintillements des contre-pouvoirs. En outre, pour reprendre les mots de Milan Kundera, chacun, « à son insu, compose sa vie d'après les lois de la beauté jusque dans les instants du plus profond désespoir. ^v » Notre abattement face au monde n'est pas sans issue.

modèle économique capitaliste et boursier. Quoi qu'il en soit, ces périls ont pour racine un manque de jugement. Devant de telles menaces, il est difficile d'entrevoir une solution qui ne soit, de par sa vocation anecdotique, illusoire. La hausse fulgurante des prescriptions d'antidépresseurs et d'anxiolytiques ne semble pas avoir gardé le public de la souffrance que lui impose sa condition, la consommation non plus, pas plus que le divertissement. La solution se trouverait donc en dehors de celles qui sont prévues par la société capitaliste industrielle postchrétienne. Dans ces circonstances, comment espérer voir les humains vivre heureux ? Marcel Proust écrivait dans son œuvre maîtresse que « la beauté est une promesse de bonheur ^{VIII} ». Dans sa quête inlassable du temps perdu, aurait-il mis le doigt sur un élément de la réponse ? La beauté aurait-elle la capacité de sauver le monde ? En d'autres mots, la beauté, en tant que jugement libre et subjectif d'une expérience du réel, a-t-elle la capacité de préserver la société humaine de la perte de repères et de jugement qui l'assaille ? Il semblerait que la beauté permette justement à chacun de « [retrouver] le pouvoir de juger ^{VII}. » Nous verrons d'abord ce qui fait naître cette menace avant que ne soit explicitée la synergie qui donne à la beauté son pouvoir sur nous. Enfin, nous relèverons des conditions qui inhibent les effets de cette dernière.

Dans son livre *La crise de la culture*, Hannah Arendt pose un regard critique sur l'état du monde en évoquant les crises qu'a engendrées l'usure de la tradition induite par

qui ne cherche même pas à être dissimulé. Ils déclarent : « Sous le poids des monopoles, toute civilisation de masse est identique et l'ossature de son squelette conceptuel fabriqué par ce modèle commence à paraître^{III} ». Cette normalisation supprime peu à peu toute altérité. Un tel système aseptisé de toute marginalité a pour effet de réduire le contact de l'individu avec des objets qui n'ont pas été conceptualisés à sa place et envers lesquels il ne possède pas d'*a priori*. MM. Horkheimer et Adorno remarquent que tout besoin « qui par exemple pourrait échapper au contrôle central est déjà réprimé par le contrôle de la conscience individuelle^{III} ». Même constat pour les secteurs culturels : « chaque secteur est uniformisé et tous le sont les uns par rapport aux autres^{III} » dans un jeu d'interdépendance. En fait, l'idéologie dominante incite la majorité à associer, de façon simpliste, des concepts de beauté artificiels et préfabriqués à la plupart des objets auxquels elle donne son aval parce qu'ils se fondent dans la logique systémique et perpétuent le modèle en place. Les individus sont conditionnés à éprouver une aversion pour tout ce qui ne leur est pas familier. Dans ce système, les seuls exotismes possibles sont édulcorés et vidés de leur substance pour ne devenir, en fait, qu'un produit comme un autre. MM. Horkheimer et Adorno ajoutent : « Pour ses loisirs [l'humain] qui travaille doit s'orienter suivant cette production unifiée. ^{III} » Il est donc laborieux de se soustraire à cette foire extravagante, ostentatoire et absurde. La théorie kantienne présumait que l'individu en voie de poser un jugement aurait le champ libre pour organiser et embrasser